LE PROCUREUR ARBITRE,

COMÉDIE EN VERS.

Par M. POISSON. (Philipe.)

NOUVELLE ÉDITION.

A PARIS,

Chez FR. LE BRETON, pere, Libraire à la deſcente du Pont-neuf, près la rue de Guenegaud, à l'Aigle d'or.

M. DCC. LXXII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

65931

ACTEURS.

LA VEUVE.

LISETTE.

ARISTE.

PYRANTE.

D'ESQUIVAS.

DEVERDAC.

LISIDOR.

GERONTE.

LA BARONNE.

AGENOR.

ISABELLE.

La Scene eſt chez Ariſte.

LE PROCUREUR ARBITRE.

SCENE PREMIERE.

LA VEUVE, LISETTE.

LISETTTE,

PERSONNE en ce Logis ne ſait votre retour,
Madame; & chez Ariſte il n'eſt pas encor jour :
Je ne vois dans ce lieu pas une ame paroître.
De grace expliquez-vous. Si je m'y ſai connoître,
Vous avez dans le cœur quelque trouble ſecret,
Et je ſoupçonnerois qu'Ariſte en eſt l'objet.
Me tromperois-je ? Hé quoi ? Vous ſoupirez, je penſe ?
Bon ; je ſuis à préſent ferme dans ma croyance.
Votre retour hâté ne m'inſtruiſoit qu'un peu,
Mais le ſoupir acheve, & vaut un plein aveu.
Je vous l'ai toûjours dit, Madame, le veuvage
Ne convient nullement aux femmes de votre âge,
Ariſte eſt jeune, aimable ; il vous plaît ; vous devez
Partager avec lui le bien que vous avez.

LA VEUVE.

J'aime Ariſte, il eſt vrai : mais, ma chere Liſette,
Du parti qu'il a pris puis-je être ſatisfaite ?
Il s'eſt fait Procureur ; & c'eſt t'en dire aſſez.

LISETTE.

Il a de votre Epoux la Charge, je le ſais ;

Mais c'eſt avec honneur, dit-on, qu'il s'en acquitte,
Et par tout on entend élever ſont mérite :
Entre nous, du défunt il ne ſuit point les pas.
Et c'eſt le bruit commun . . . . . .

LA VEUVE.

Mon incrédulité là-deſſus eſt extrême.

LISETTE.

Hé bien ! Madame, il faut en juger par vous même ;
Il faut voir s'il eſt vrai tout ce qu'on dit de lui,
Et l'éprouver enfin, même dès aujourd'hui.

LA VEUVE.

Et de quelle façon?

LISETTE.

C'eſt ici, d'ordinaire,
Qu'il écoute tous ceux qui lui parlent d'affaire ;
Tout ce rez de-chauſſée eſt votre appartement.
Je puis vous mettre en lieu, d'où l'on peut aiſément
Ouir, ſans être vû, toutes ſes audiences,
Même ſans perdre rien des moindres circonſtances.
Qu'en dites-vous? Hé quoi ! vous ne repondez rien?
Vous m'avez dit cent fois (& je m'en ſouviens bien)
Que de ſi votre époux vous aviez connu l'ame,
Vous n'en auriez voulu jamais être la femme.

LA VEUVE.

D'accord.

LISETTE.

Hé bien ! avant de livrer votre cœur,
Voyons ſi celui-ci peut être homme d'honneur :
C'eſt, puiſque vous l'aimez, le parti qu'il faut prendre.
Par-là vous le connoitrez . . . . . .

LA VEUVE.

Je viens, je croi, d'entendre
La voix d'Ariſte.

LISETTE.

Il va, ſans doute, ici venir.
Rentrez, Madame. Moi, je vais l'entretenir
Tandis qu'il ſera ſeul, je veux un peu d'avance
Sonder ſes ſentimens, & ſavoir ce qu'il penſe.
à part.
La Robe lui ſied bien !

SCENE II.

ARISTE, LISETTE.

ARISTE

AH! Liſette, bon jour.
Notre charmante veuve eſt, dit-on, de retour ?

LISETTE.

Quoi, Monſieur, vous ſavez déja cette nouvelle ?

ARISTE.

Oui, depuis un moment. Comment ſe porte-t'elle ?

LISETTE.

C'eſt toûjours même éclat, même embonpoint,
Avec un enjoûment qui ne la quitte point.
Aujourd'hui, nous allons à ce deuil incommode
Faire enfin ſuccéder les habits à la mode :
C'eſt, je crois, pour cela qu'elle eſt venue ici.

ARISTE

Ah! que l'on eſt heureux quand on vit ſans ſouci !

LISETTE.

Cette réflection qu'en ce moment vous faites,
Montre que vous avez quelques peines ſecrettes.
Ah ! que l'on eſt heureux quand on vit ſans ſouci !
On en a ſurement lorſque l'on parle ainſi.

ARISTE.

Oui, Liſette, j'en ai, je ne puis le taire ;
Et la charmante veuve . . . . . .

LISETTE.

Ah ! j'entends votre affaire.
L'amour vous a gagné, ſur vos ſens il agit,
Et la veuve à préſent occupe votre eſprit.

ARISTE.

Oui, Liſette, je ſens pour ta belle Maîtreſſe
Tout ce que l'amour peut inſpirer de tendreſſe.
Je te dirai bien plus, quand de feu ſon époux
J'eus acheté l'Etude, ah ! Liſette, entre nous,
Mon cœur de ſes attraits faiſoit déja l'épreuve,
Et je ſouhaitois moins la charge que la veuve.

LISETTE.

Si vous aviez deſſein de poſſéder ſon cœur,
Il ne falloit donc pas vous faire Procureur :
Elle a pris pour ce titre une haine implacable.
Tout homme de pratique eſt pour elle effroyable.

ARISTE.

Mais ſon mari l'étoit : & la haine qu'elle a . . . . . .

LISETTE.

C'eſt juſtement, Monſieur, par cette raiſon-là.
L'époux avec lequel on l'avoit aſſortie,
Juſqu'au jour qu'il mourut ; fut ſon antipathie.
Et cette averſion régne encore aujourd'hui.
Pour tout ce qui peut même avoir rapport à lui :
Le mot de Procureur la fait ſauter aux nues.
Nous nous ſommes de vous vingt fois entretenues.
„ Liſette, diſoit-elle, en dévoilant ſon cœur,
„ Ah ! ne me parle point d'un mari Procureur :
„ Quand il ſeroit doué d'un mérite ſuprême,
„ Je m'imaginerois avoir encor le même.
Du temps que vous étiez Maître-Clerc en ces lieux,
Avant que le Défunt nous eût fait ſes adieux,
De tous les Procureurs vous ne faiſiez que rire ;
Et tous les jours enfin quelque trait de ſatyre
Sortoit de votre bouche à leur intention :
Pourquoi donc avoir pris cette profeſſion,
Vous, qui pouviez fort bien être tout autre choſe ?

ARISTE.

Hélas ! & c'eſt l'amour qui lui même en eſt cauſe.
Quand je pris ce parti, Liſette, je croyois
Que c'étoit m'approcher de tout ce que j'aimois,
Qu'il n'étoit point pour moi d'occaſion plus belle
Pour lui marquer mes ſoins, mes reſpects, & mon zéle.
D'ailleurs, j'ai voulu voir ſi ſous ce vêtement
Un homme ne pouvoit aller droit un moment ;
Si cette robe étoit d'eſſence corruptible,
Si l'honneur avec elle étoit incompatible,

LISETTE.

Elle vient de l'Ayeul du Pere du défunt,
Inſigne Grapignan, ou fripon, c'eſt tout un :
Enſuite, elle paſſa, la choſe eſt bien ſincere,
A ſon fils, qui devient plus fripon que ſon pere
Et le dernier enfin, qui s'en vit poſſeſſeur,

Fut encor plus fripon que ſon prédéceſſeur.
Que vous allez par elle acquerir de ſcience !
Depuis que vous l'avez, dites en conſcience,
Ne vous a-t'elle pas déja bien inſpiré ?

ARISTE.

D'abord elle a voulu me tourner à ſont gré :
Et dans mes bras, Liſette, à peine je l'eus miſe,
Que dans l'ardeur du gain mon ame fut épriſe ;
La chicanne m'offrit tout ſes détours affreux ;
Je me ſentis atteint de déſirs ruïneux :
Mais ma vertu pour lors en moi fit un prodige
Vous en aurez menti, maudite robe, dis-je,
Vous ne pourrez jamais me porter dans le cœur
Rien de votre Poiſon, ni de votre noirceur.
Pour ſoleil d'équité je veux qu'on me renomme,
Et qu'on voye une fois ſous vous un honnête homme ;

LISETTE.

Avec ces ſentimens, comment va le profit ?

ARISTE.

Je vis avec aiſance, & cela me ſuffit,
Je me fais une loi de ne taxer perſonne,
De prendre aveuglément tout ce que l'on me donne.
J'ai ſu juſques ici par un jugement ſain,
Accorder comme il faut l'honneur avec le gain,
Il eſt vrai quelquefois que le diable me tente,
Que l'ardeur de piller m'agite, me tourmente ;
L'ocaſion vingt fois a ſu ſe préſenter,
Mais je tiens toûjours ferme, & ſai la rebutter.
Pour ne pas ſucomber, ah ! qu'il faut être habile !
Et voilà ce qui rend ce métier difficile.

LISETTE.

Vous ne traînez donc pas des procès en longeur ?

ARISTE.

Moi, traîner des Procès ! Ils me ſont en horreur ;
Pour avoir du renom, n'eſt il que ce remède !
Tout au contraire, moi j'empêche que l'on plaide,
La chicane en ce lieu ne trouve nul crédit ;
Je n'ai de Procureur, en un mot, que l'habit,
J'exerce mes talens ſous un plus noble titre.
De tous les différends je ſuis ici l'Arbitre :
Et ſans Huiſſier, ni Clerc, Avocat, ni Greffier,
Je diſpenſe les loix en mon particulier,

LISETTE.

La Juridiction me paroît fort nouvelle:
Mais au public enfin, quel bien raporte-t'elle?

ARISTE.

Quoi, tu ne le vois pas?

LISETE.

Moi? Non.

ARISTTE.

Lorſqu'un Plaideur
Me vient, contre quelqu'un, demander ma faveur,
Et qu'il veut procéder, ſoit pour un héritage,
Ou pour quelqu'autre bien dont il faut le partage;
Je fais venir, avant que de rien décider,
Et d'Arbitre équitable alors faiſant l'office,
J'oppoſe à leurs deſſeins les frais de la Juſtice:
Si vous plaidez, leur dis-je, il en coûtera tant,
Et vantant tout le prix d'un accommodement,
Je leur prouve, bien loin de les faire combattre,
Qu'un procès qu'on évite, en ſauve ſouvent quatre.
Ils goûtent mes raiſons, voyant ma bonne foi,
Et de tous leurs débats ſe rapportent à moi,
Par-là, j'arrête ainſi leur chicane en ſa ſource,
Et leur épargne enfin, & la peine, & la bourſe.

LISETTE.

C'eſt pouſſer la juſtice à ſa perfection;

ARISTE.

Mais apprends juſqu'où va ma réputation;
Et comme en peu de tems elle s'eſt établie;
Gens de toutes façons, & Noble, & Bourgeois,
Viennent me conſulter, & paſſent par mes loix:
Car ce n'eſt pas toûjours ſur des graves matieres,
Que l'on me vient ici demander mes lumieres,
A travers les détails de cent diſcuſſions,
Leſquelles on remet à mes déciſions,
Je ſuis ſouvent inſtruit des faits les plus bizarres;

LISETTE.

Et témoin, que je croi, de Scénes aſſez rares?

ARISTE.

Ah! je t'en citerois pendant un jour entier
Des plus folles. Tantôt, c'eſt un Co-héritier
Qui demande, pour être unique Légataire,
Quelle fauſſe manœuvre alors il pourroit faire.

L'un

Il est mère de plaideur

L'un vient ſecretement implorer mes avis
Sur les fonds d'une caiſſe un peu trop divertis.
Un autre me demande, attendu qu'on le blâme
Des conſeils ſur les faits & geſtes de ſa femme.
D'un brevet de Calotte un autre s'offençant,
Veut intenter procez à tout le Régiment.
Bon ! j'aurois de quoi faire une belle Légende,
De ce qu'il faut ici tous les jours que j'entende.
Je rends, quoiqu'il en ſoit, juſtice à tous venans.
Sourd à la brigue, enfin, comme aveugle aux préſens,
Avec de juſtes poids je peſe toutes choſes.
Point de Groſſes, d'Exploits, d'Apointemens de cauſes,
Je ne ſuis, en un mot, que la ſeule équité :
Et l'on me nomme ici, grace à ma probité,
De Themis le ſoûtien, des malheureux le frere,
Des veuves le mari, des orphelins le pere.

LISETTE.

Et vous pourrez toujours conſerver conſtamment
Cette même droiture ?

ARISTE.

Oui, très-certainement.

LISETTE.

Vous vous relacherez, quoique vous puiſſiez dire.
Au ſon de l'or ſouvent on ſe laiſſe ſéduire.

ARISTE.

Non, non.

LISETTE.

Quelqu'un viendra vous dire avec ardeur,
Voilà trois cens louis, jugez en ma faveur.

ARISTE

Non; je ſuis là-deſſus un homme impitoyable.

LISETTE.

L'on vous fera parler par quelque objet aimable,
Dont les charmes naiſſans, les graces, les appas....

ARISTE.

Dont les charmes naiſſans ? ... Je ne me rendrai pas.
Je veux être au-deſſus de l'humaine foibleſſe.

LISETTE.

Vous ſerez donc Monſieur, unique en votre eſpece.
Mais quelqu'un peut venir ici vous conſulter,
Vos momens vous ſont chers, & je vais vous quiter.

ARISTE.

Il eſt ici des jours où tout Paris abonde :
Mais je crois qu'aujourd'hui je n'aurai pas grand monde,
Et que mes plus grands ſoins ſeront d'acommoder
Deux Gaſcons ſur un fait dont je dois décider :
Je compte qu'ils viendront, & je vais les attendre.

LISETTE

Près de la veuve, moi, Monſieur, je me vais rendre.

ARISTE

Ah ! Liſette, peins-lui l'excès de mon ardeur,
Dis-lui que tous me vœux....

LISETTE.

Je doute que ſon cœur ;
A parler franchement, réponde à votre flame :
Mais j'agirai pour vous du meilleur de mon ame ;
Et je viendrai vous dire avant la fin du jour,
L'effet qu'aura produit l'aveu de votre amour.

SCENE III.

ARISTE, D'ESQUIVAS.

ARISTE *à part.*

C'Eſt un de nos Gaſcons : ſelon toute apparence,
L'autre à ſe rendre ici tardera peu, je penſe.

D'ESQUIVAS.

Certain billet, Monſieur, écrit de votre main,
Pour me rendre chez vous, m'a fait mettre en chemin.
Quel ſeroit le ſujet qui près de vous m'appelle ?
Quelle Belle ſe plaint que je ſuis infidelle,
Sans doute, & vous a fait ſa dépoſition ?

ARISTE.

Non ; ce n'eſt point cela dont il eſt queſtion,
Monſieur, Et ſur le fait dont je vais vous inſtruire,
Vous n'avez pas, je croi, ſi grand ſujet de rire.
A Monſieur de Verdac, que vous conoiſſez bien,
Devez-vous mille francs, ou ne devez-vous rien ?

D'ESQUIVAS.

A Monſieur de Verdac ? Moi ?

ARISTE.

Vous.

D'ESQUIVAS.

Qui me ſouvienne. . . .

A rappeller cela, ma foi, j'ai de la peine,
Ma mémoire ſouvent eſt pleine d'embarras.
Je ne ſçai ſi je dois, ou ſi je ne dois pas.

ARISTE.

D'un ami qui vous ſçut obliger avec zéle,
Vous auriez dû garder un ſouvenir fidéle.

D'ESQUIVAS.

Qu'on m'ait fait du chagrin, ou qu'on m'ait obligé,
Je ne m'en ſouviens plus, c'eſt un défaut que j'ai:
De naiſſance je tiens ce manque de mémoire.

ARISTE.

La mémoire vous manque ?

D'ESQUIVAS.

Oui.

ARISTE

J'ai peine à le croire.

D'ESQUIVAS.

Je pourrois vous conter, ſans tant de queſtions,
Comme elle m'a manqué dans cent occaſions.
Et pour vous le prouver, écoutez, je vous prie,
Un trait bien ſingulier. Un jour je me marie,
C'étoit dans mon païs, je m'en ſouviens fort bien :
Après tout le détail du conjugal lien,
Ayant eu bonne dot, & voulant de Toulouſe
Apparemment troublé dans la poſſeſſion
D'un objet qui faiſoit toute ma paſſion,
Je pris, ſans y penſer, la poſte, ſur mon ame ;
Bref, j'emportai la dot, & j'oubliai ma femme.

Emmener à Paris ſur le champ mon épouſe,

ARISTE.

J'en demeure d'accord, le trait eſt ſingulier.

D'ESQUIVAS.

Dernierement encor, chez un gros joaillier,
Achetant promptement pour quelques Demoiſelles,
Girandoles & brillans, & d'autres bagatelles,
Je ſortois ſans payer, comptant peu revenir,
Sans le Marchand, Monſieur, qui m'en fit ſouvenir.
Ce manque de mémoire eſt fort déſagréable.

ARISTE.

Sans doute ; & vous doit faire un tort considérable.

D'ESQUIVAS.

Ah ! si cela m'en fait ? Je le crois bien, ma foi.
Voici ce qui m'arrive encore, écoutez-moi.
Avec un homme, un jour, je pris une querelle ;
Ce fut pour une Dame, aimable, riche & belle:
L'endroit où nous étions ne nous permettoit pas
De finir sur le champ par le fer nos débats,
C'étoit au Bal ; & là si l'on eût vû nos lames,
Nous aurions effrayé plus de soixante dames.
Il me dit à l'oreille : „ A tel endroit, demain.
„ Tope, lui répondis-je, en lui serrant la main.
Hé bien, Le lendemain, quel bonheur pour sa vie !
C'est la premiere chose, en un mot, que j'oublie.

ARISTE.

Peut-être cet oubli fut pour vous un bonheur.

D'ESQUIVAS.

Un cas, où j'aurois pû faire voir ma valeur !
O ! mémoire pour moi trop désavantageuse !

ARISTE.

Pour moi, je jurerois que vous l'avez heureuse.
Mais parlons sans détour, & que la bonne foi
Se développe ici : vous devez, je le croi.
Quand vous vous rejettez sur le peu de mémoire,
Il suffit de cela pour me le faire croire.
Ne vous reposez pas sur cet expédient :
C'est pour vous échaper, un mauvais faux-fuyant,
Un prétexte honteux, & je vous certifie
Qu'il vous condamne plus qu'il ne vous justifie.

D'ESQUIVAS.

Hé bien, Monsieur, faisons comme si je devois,
Comme si sur le champ je m'en ressouvenois.
Je dois, je le veux : mais soyez-moi favorable.
Je voudrois, pour payer, un tems plus convenable.
Mille francs aujourd'ui ne se trouvent pas bien,
Et, pour dire le vrai, par ma foi, je n'ai rien.
Mais, secours merveilleux ! ressources salutaires !
Je fais couper des bois dans une de mes terres ;
Et c'est sur le produit que j'en dois recevoir,
Que je m'acquitterai.

ARISTE.

J'entends, il faudra voir.
La propoſition me paroit aſſez bonne.
Sur ces bois-là, l'on peut....

D'ESQUIVAS.

Voyez ſi je raiſonne!
Mes bois étant en vente, il ſeront achetez,
Les écus ſur le champ me ſeront tous comptez;
Et ſur l'argent reçu de ces bois qu'on achette,
J'acquite ma parole, & je paye ma dette.

ARISTE.

Il faut lui propoſer cet acommodement:
Et dès qu'il paroîtra.... Le voici juſtement.

D'ESQUIVAS

Avec lui je vous laiſſe.

ARISTE.

Et pourquoi ce myſtere?

D'ESQUIVAS

C'eſt qu'il eſt violent; & moi je ſuis colére:
Et je ſerois fâché, Monſieur, que devant vous....

ARISTE.

Non; tout ſe paſſera, croyez-moi, ſans courroux.
Vos propoſitions étant ſi raiſonables....

D'ESQVIVAS.

Il eſt aſſez malin pour les traiter de fables:
Mais prenez comme il faut mes petits interêts;
A votre jugement, Monſieur, je me ſoumets.

SCENE IV.

ARISTE, D'ESQUIVAS, DE VERDAC.

VERDAC, *à d'Eſquivas.*

AH! Monſieur, ſerviteur. Après tant de paroles,
Qui toutes ont été légeres & frivoles,
Après tant de délais, pourrai je me flatter?....

ARISTE.

Monſieur eſt galand homme, & ſonge à s'acquitter.
Il voudroit de bon cœur pouvoir vous ſatisfaire,
Mais comme le fortune à ſes vœux eſt contraire,

Qu'il n'eſt pas aujourd'hui fort en argent comptant;
Il promet vous payer ſur des fonds qu'il attend.

VERDAC

Ah! s'il attend des fonds, il peut ſeul les attendre;
Mais moi....

ARISTE.

Ce ſont des bois qu'à ſa Terre il fait vendre....

VERDAC.

Lui, des bois?

D'ESQUIVAS.

Oui, des bois que je fais mettre à bas;

VERDAC.

Et qui les a produits?

D'ESQUIVAS.

La Terre d'Eſquivas;
Ce ſont les plus beaux bois.....

VERDAC.

C'eſt une rêverie.
J'ai paſſé dans ce lieu trente fois en ma vie,
Et n'ai vû là, je jure, aucun bois nulle part.

D'ESQUIVAS.

Vous y paſſâtes donc dans le tems du broüillard?

VERDAC.

Ah! fort bien, le broüillard! La raiſon eſt plaiſante.

D'ESQUIVAS.

Il eſt pourtant certain....

VERDAC.

Que le diable m'enchante
Si dans tous ce bois-là qu'il oſe vanter tant,
L'on trouveroit de quoi ſe faire un curedent.
De ſes ſubtilitez je connois l'étenduë.
Qu'il me paye à préſent la ſomme qui m'eſt duë.
Croit-il que par ſes bois nous ſerons ébloüis?
Hier, il a gagné plus de deux cens louis:
Plus de trente Joueurs en rendroient témoignage.
Il détourne les yeux..... il pâlit, je le gage.

ARISTE, *à d'Eſquivas.*

Allons, de bonne grace, acquittez-vous.

D'ESQUIVAS, *à part.*

Morbleu,

à Ariſte.

Me voilà pris, Monſieur, c'eſt un argent du jeu.

Je voudrois de bon cœur pouvoir le ſatisfaire ;
Mais ſans paſſer pour fat, je ne puis m'en défaire.

ARISTE.

Vous vous êtes remis à mon ſeul jugement,
N'eſt-ce pas?

D'ESQUIVAS.

Oui, Monſieur.

VERDAC.

Et moi pareillement.

ARISTE.

La compenſation ici doit être faite.
C'eſt ſur l'argent du jeu qu'il faut payer la dette,
Que vous avez promis d'acquiter tant de fois,
Et garder pour le jeu la vente de vos bois,
Qu'il n'en ſoit plus parlé.

D'ESQUIVAS.

Le jugement étrange!

VERDAC.

On vous laiſſe vos bois ; c'eſt juger comme un Ange.

D'ESQUIVAS.

Tenez, Monſieur, tenez, voilà tous vos louis.
L'action que je fais n'eſt pas de mon Païs.
Je devrois appeller ici de la Sentence ;
Mais je faiſ ſur mes bois plus de fond qu'on ne penſe.

VERDAC.

Ce que je tiens ici, me paroît plus certain.

ARISTE.

Etes-vous ſatisfait?

VERDAC.

Oui, Monſieur, à la fin.

ARISTE, *à d'Eſquivas*;

C'eſt comme il faut agir en affaire pareille.

D'ESQUIVAS.

Je ne me ſçai pas, moi, faire tirer l'oreille.
Serviteur.

SCENE V.

ARISTE, DE VERDAC.

VERDAC, *à Ariſte.*

ADieu donc. Je ne ſçai pas comment
M'acquitter envers vous.

ARISTE.

Treve de compliment.

VERDAC.

Ah ! je n'en ferai point ſi cela vous chagrine.
Mais, Monſieur, voici l'heure à peu près que l'on dîne,
Voulez-vous d'un repas accepter votre part ?
D'une indigeſtion vous courez le haſard.

ARISTE.

Non, je vous remercie ; une affaire m'engage.....

VERDAC.

Je ne vous preſſe pas là-deſſus davantage.

SCENE VI.

ARISTE, *ſeul.*

CE Monſieur d'Eſquivas me veut mal en ſon cœur :
C'eſt ſur mon jugement qu'il s'eſt piqué d'honneur :
Par pure gaſconnade il a rendu l'eſpece ;
Il paye, mais c'eſt moins pour tenir ſa promeſſe,
Que pour donner du poids à ſes ſubtilités,
Et ſoûtenir l'honneur de ſes bois inventés.

SCENE VII.

ARISTE, LISIDOR, GERONTE.

LISIDOR.

NOus venons vous prier, Monſieur, avec inſtance,
De vouloir nous donner un moment d'audience.

GERONTE.

GERONTE.

Oui, nous vous ſupplions d'être Médiateur
D'un petit différend.

ARISTE.

Meſſieurs, de tout mon cœur.

GERONTE.

Je vais donc, s'il vous plait, vous expliquer l'affaire,
La circonſtancier, pour la rendre plus claire ;
Et vous pourrez juger qui de nous a raiſon.
A Monſieur, depuis peu j'ai vendu ma maiſon,
Terre, ſi vous voulez, ou bien châtellenie.
Telle que je l'avois, de ſes meubles garnie,
Avec cour, baſſe cour, jardins & potagers,
Bois de haute futaye, & garenne, & vergers,
Vignobles, & taillis, oſeraye, & communes ;
Enfin, j'ai tout vendu ſans réſerve aucune,
Il arrive aujourd'hui qu'en y faiſant bâtir,
Il y trouve un tréſor ; il m'en vient avertir,
Son ſcrupule, le force à vouloir me le rendre ;
Ma conſcience, moi, me défend de le prendre ;
~~En vous~~ Et nous avons recours à votre jugement.

ARISTE.

Voilà, je vous l'avoue, un rare différend,
Meſſieurs.

LISIDOR.

J'ai, de Monſieur acheté l'héritage,
Soixante mille francs en tout, pas davantage :
J'y trouve, en bâtiſſant après l'an & le jour,
Trente-deux mille écus dans le fond d'une tour.
Je ſai que de ſa Terre il m'a bien fait la vente,
Mais je puis dire auſſi, comme choſe conſtante,
Qu'il n'a pas prétendu, témoin un tel tréſor,
Me la céder, avec cent mille francs encor.

GERONTE.

Quand je vous ai vendu, j'ai prétendu tout vendre.
Le tréſor eſt à vous ; c'eſt à vous de le prendre.

LISIDOR

Non, Monſieur, s'il vous plaît.

GERONTE.

C'eſt à vous qu'il eſt dû.

LISIDOR.

Et pourquoi donc à moi ? Me l'avez-vous vendu ?

GERONTE. Oui

LISIDOR.

Mais quand j'achetai, dites-moi, cette Terre,
Ses vignes, & ſes prés, & tout ce qu'elle enſerre,
Saviez-vous qu'un tréſor étoit dedans reſté?

GERONTE. Non.

LISIDOR.

Si vous l'aviez ſu, l'auriez-vous emporté?

GERONTE

Oui, ſans doute; pour lors il étoit de mon terme:
Mais aujourd'hui la Terre, & ce qu'elle renferme,
Eſt à vous, en un mot, du haut juſques en bas.

LISIDOR.

Oui: mais hors le tréſor; il ne m'appartient pas:
Je maintiendrai toujours ma conſcience pure.

GERONTE.

Je ne chargerai point la mienne, je vous jure;
Et ne ſuis pas venu juſqu'a l'âge où je ſuis,
Pour m'emparer de biens, ſelon moi, mal acquis.

LISIDOR.

Quelque ſoit de mes ans aujourd'hui la foibleſſe,
Elle n'altere rien de ma délicateſſe.
Le tréſor eſt à vous; je ſuis ferme en ce point.

GERONTE.

Je ſoutiens le contraire & n'en démordrai point.
Il n'eſt aucun uſage, en un mot, qui ne prouve
Qu'un tréſor appartient à celui qui le trouve.

ARISTE.

Eh! Meſſieurs, doucement. Qu'un trait ſi généreux
Ne vous aille pas rendre ennemis tous les deux.
Votre diſcuſſion eſt, ſans doute admirable;
Jamais tréſor trouvé n'en cauſa de ſemblable:
C'eſt pour le poſſéder qu'on rendroit des combats
Et vous vous débattez à qui ne l'aurez pas?
Et vous êtes d'un tems bien éloigné du nôtre;
Dans l'univers entier, je défie entre nous,
Que l'on puiſſe trouver deux hommes comme vous.
Il faut, à cet argent trouver pourtant un maître,
Puiſque nul de vous deux aujourd'hui ne veut l'être,
Pour vous mettre d'accord, il ſeroit un moyen:
A des infortunés on peut donner ce bien,
Le répandre ſur ceux qu'un triſte ſort outrage.

LISIDOR.

D'aecord : on n'en ſçauroit faire un plus digne uſage.

GERONTE.

Oui Monſieur, c'eſt penſer comme un homme d'honneur.
Je ſouſcris à cela du meilleur de mon cœur.

LISIDOR.

Et pour moi, j'y conſens de même, je vous jure,
Monſieur ; &, s'il le faut j'y joins ma ſignature.
Vous ſerez de ce bien mis en poſſeſſion,
Et vous-même en ferez la diſtribution,

ARISTE.

Volontiers. Cependant il ſeroit néceſſaire
De raiſonner encore un peu ſur cette affaire.
Vous reviendrez tantôt ; nous la terminerons
Avec plus de loiſir.

LISIDOR.

Monſieur, nous reviendrons.

SCENE VIII.

ARISTE *ſeul.*

L'Emploi de ce tréſor m'inquiette, m'agite ;
Il faut y refléchir, & cela le mérite.
En diſperſant ce bien à tout les malheureux,
Par ma foi, ce ſera peu de choſe pour eux ;
Ils n'auront pas chacun une obole, peut-être ;
Et c'eſt cent mille francs jettez par la fenêtre.
Cet argent répandu ſur tant & tant de gens,
Loin de les enrichir, feroit mille indigens ;
Et que toutes ces parts ſoient réduites en une,
D'un ſeul homme à l'inſtant elle fait la fortune ;
Même ſans ſe donner le moindre mouvement.
Cette réfléxion me plaît infiniment,
Et coule dans mes ſens.....Mais quelle erreur extrême,
Que dis-je, malheureux ? Ne ſuis-je plus le même ?
Qui me fait tout-à-coup à ce point m'oublier ?
C'eſt la maudite robe ; elle fait ſon métier :
Ces inſpirations ne me viennent que d'elle.
Allons, s'il faut s'armer d'une force nouvelle.
Laiſſons à ces Vieillards le ſoin de partager
Ce tréſor à tous ceux qu'ils voudront ſoulager.

Les trois quarts de ce bien, en m'en voyant le maître,
Dans le fond de mes mains demeureroient peut-être ;
Qu'il ſoit donné par eux, ou que pour cet emploi,
Ils cherchent quelques gens moins délicats que moi.

SCENE IX.

ARISTE, LISETTE.

LISETTE.

BOn ; je vous trouve ſeul.

ARISTE.

Ha ! ma chere Liſette,
Que viens-tu m'annoncer ?

LISETTE.

La veuve eſt inquiette ;
Tout va bien.

ARISTE.

Que dis-tu ?

LISETTE.

Qu'elle eſt de votre amour
Informée ; & j'ai fait, comme il faut, votre cour.

ARISTE.

Après.

LISETTE.

J'ai ſu lui faire une peinture vive
De tout votre mérite. Elle, fort attentive
A ce que je diſois, baiſſoit la vue.

ARISTE.

Hé bien ?

LISETTE.

Que vous êtes heureux ?

ARISTE.

Et qu'a-t'elle dit ?

LISETTE.

Rien.

ARISTE.

Rien ?

LISETTE.

Pas le moindre mot.

ARISTE.

Et ſur quelle apparence

Me crois tu donc heureux, dis-moi ?

LISETTE.

Sur ſon ſilence.

ARISTE.

Son ſilence ?

LISETTE.

Oui, Monſieur ; dans cette occaſion,
Le ſilence devient une approbation.
Si l'aveu de vos feux avoit ſu lui déplaire,
Ne m'auroit-elle pas ordonné de me taire ?
Croyez, ſi mes diſcours l'avoient miſe en courroux,
Qu'elle m'eût dit d'abord, " Liſette, taiſez-vous."
Mais n'en ayant rien fait, par-là l'on doit comprendre
Que ſur votre chapitre elle aimoit à m'entendre.

ARISTE.

Je n'oſe me livrer à ce flatteur eſpoir.

LISETTE.

Si je m'y connois bien, vous devez en avoir.
Mais par vous-même il faut que votre ardeur éclate.
Je ne puis pas toûjours être votre Avocate.
On ne fait point l'amour par procuration.
Que ne la voyez-vous ?

ARISTE.

C'eſt mon intention.
Mais ſi je te donnois avant tout une lettre
Pour elle ?

LISETTE.

Volontiers ; je ſaurai lui remettre ;
Et cela ne pourra gâter rien.

ARISTE.

Nullement.
Je vais te la donner dans ce même moment.

LISETTE.

Mais n'allez pas, Monſieur, dans votre rhétorique
Mêler, ſans y penſer, des termes de pratique,
Je vous en avertis.

ARISTE.

Ton avis eſt plaiſant.

LISETTE.

Que le ſtyle ſoit bref ; nous voulons maintenant,
Abjurant de l'amour les anciennes écoles,
Beaucoup d'effet, Monſieur, & très-peu de paroles.

SCENE X.

LISETTE. *ſeule.*

MA Maîtreſſe tantôt l'obſervoit avec ſoin,
Et de ſes jugemens étoit ſecret témoin.
Mais quoiqu'elle ait en lui reconnu du mérite,
A ſe déterminer ſon cœur encore héſite,
Je ne puis la blâmer. Et l'on doit, ſelon moi,
Avant que de donner, & ſon cœur, & ſa foi,
Connoître à fond celui pour lequel on ſoupire,
Et ne ſe pas fier à ce qu'on en peut dire.
Une telle prudence eſt rare parmi nous;
Et par l'extérieur nos cœurs ſe prennent tous.
On étale à nos yeux des graces ſingulieres;
Ce ſera de l'eſprit, ce ſeront des manieres,
On ſe rend; & l'on voit que ces dehors charmans
Etoient des impoſteurs, lorſqu'il n'en eſt plus temps.

SCENE XI.

LISETTE, LA BARONNE.

LA BARONNE.

MOnſieur le Procureur eſt-il ici, Mignonne?

LISETTE.

Voilà de plaiſans airs que celle-là ſe donne!
Je ne ſuis pas d'ici. Mais, Madame, je crois
Qu'il va bientôt venir.

LA BARONNE.

Ecoutez. Dites-moi,
Eſt-ce un homme entendu?

LISETTE.

Par tout on le renomme;
Pour être fort habile, & pour être honnête homme.

LA BARONNE.

Honnête homme? Il n'eſt pas queſtion de cela.
Je voudrois ſcavoir ſi....

LISETTE,

Madame, le voilà.

SCENE XII.

ARISTE, LISETTE, LA BARONNE.

ARISTE.

Tien, Liſette, tu peux..., Mais quelle eſt cette Dame?

LISETTE.

Ma foi, c'eſt un plaiſant caractere de femme:
Vous en rirez ſans doute; elle veut vous parler.

SCENE XIII.

ARISTE, LA BARONNE.

LA BARONNE.

Monſieur, je ne veux point ici diſſimuler.
J'ai pour mon infortune un homme inſupportable,
Un mari, dont l'aſpect eſt pour moi déteſtable;
Je prétends m'en défaire; & je viens ſans courroux
Du projet que j'ai fait raiſonner avec vous.

ARISTE.

Quel ſujet vous oblige à faire ainſi divorce,
A Prendre un tel parti, lorſqu'on peut.....

LA BARONNE.

Tout m'y force.
Mais il n'eſt pas beſoin d'en dire les raiſons.
J'en veux être défaite. En un mot, finiſſons.

ARISTE.

Madame, calmez-vous. Vous êtes irritée.....

LA BARONNE.

Comment? Me croyez-vous une femme emportée?

ARISTE.

Non pas: mais le dépit quelquefois....

LA BARONNE

Mon malheur
Eſt, ſi vous l'ignorez, d'avoir trop de douceur.
Tâtez mon poux, tâtez; il vous ſera facile
De ſavoir ſi je ſuis une femme tranquille.
Tâtez donc.

ARISTE.

Madame, oui, j'en conviens avec vous.
Jamais tempérament même ne fût plus doux. *à part.*
O quelle femme !

LA BARONNE.

Allons venons à notre affaire.

ARISTE.

Soit.

LA BARONNE.

J'ai donc pour Epoux un homme vif, colere,
Un homme bilieux, & toujours hors de ſoi,
Un homme ſi bouillant, ſi différent de moi,
Que je l'aurois jetté cent fois par la fenêtre,
N'étoit la bienſéance.

ARISTE.

A ce qu'on peut connoître,
Vous en ſouhaiteriez la ſéparation?

LA BARONNE.

Ah ! vraiement, que j'ai bien une autre ambition !
Il faut le chicanner; la moindre procédure
Va le faire crever à l'inſtant, j'en ſuis ſûre.
Cherchons, ſans différer, à lui faire un Procès.
J'ai quatre cens louis que je vous tiens tout prêts.
Inventons quelque ruſe ingénieuſe, adroite.
Le plaider, eſt, Monſieur, tout ce que je ſouhaite.
Faiſons quelques billets payables au porteur,
En imitant ſa main, ce ſeroit le meilleur:
Oui, Monſieur, il le faut; & la moindre ſaiſie
Lui va dans le moment cauſer l'apoplexie.

ARISTE, *à part.*

Avec un tel eſprit il le faut diſſimuler:
Si je la contredis, elle va m'étrangler.
à la Baronne.
Je conçoi tout l'effet que cela pourroit faire;
Mais pour bien réuſſir, & pour vous ſatisfaire,
On pourroit vous trouver un autre expédient.

LA BARONNE.

Ne le propoſez point: s'il n'eſt plus violant.
Je vous en avertis.

ARISTE.

Un peu de patience.
Raiſonnons doucement. En bonne conſcience....

LA

LA BARONNE.

Plait-il ? Hem ?

ARISTE.

Un moment. Dites-moi ſi l'on doit....:

LA BARONNE.

Vous me feriez quitter à la fin mon ſang froid.
Comment donc ſi l'on doit ? Il n'eſt pas néceſſaire:
De dire ſi l'on doit ſur ce que je veux faire.

ARISTE.

Oh ! je n'y puis tenir. Madame, duſſiez-vous
Vous armer contre moi de tout votre courroux,
Me battre, me tuer, il faut que je vous diſe,
Que je ne puis en rien aider votre entrepriſe.
Ce n'eſt point pour plaider qu'ici l'on doit venir:
J'arrête les Procès, loin de les ſoûtenir.
Je ſuis pour que l'on vive en bonne intelligence,
Et ne fais jamais rien contre la conſcience.

LA BARONNE.

Quoi ! Vous n'êtes donc pas procureur ?

ARISTE.

Non, vraiment:

LA BARONNE, *avec fureur.*

Il falloit donc le dire.

ARISTE.

Ah, quel emportement !

LA BARONNE.

Je ne me ſerois pas vainement déclarée.
Jarni ! Si je n'étois modeſte, & temperée.....
Monſieur, de mon ſecret vous êtes ſeul inſtruit ;
Si dans le monde, un jour, il fait le moindre bruit
Si de ce que je viens à vous même de dire,
Le moindre mot éclate, ou ſeulement tranſpire,
Dans l'inſtant je reviens vous trouver en ce lieu,
Mais ce ne ſera pas avec le même flegme. Adieu.

SCENE XIV

ARISTE, *ſeul.*

QUelle femme ! quel flegme ! on plutôt quelle bile !
Ce n'eſt qu'avec tranſport qu'elle ſe dit tranquille.

Comment eſt-elle donc, quand elle eſt en courroux ?
Je n'en puis revenir. Si Monſieur ſon Epoux
Eſt auſſi furieux qu'elle en rend témoignage,
Par ma foi, ce doit être un fort joli ménage.
Mais quelqu'un vient encor ici.

SCENE XV.

ARISTE, AGENOR, ISABELLE,

AGENOR.

PErmettez-nous,
Monſieur, dans nos chagrins d'avoir recours à vous.

ARISTE.

En quoi puis-je vous être aujourd'hui favorable ?
Parlez. Vous me ſemblez un couple aſſez aimable.
Qu'êtes-vous, s'il vous plaît ? Comment vous nomme-t'on ?

ISABELLE.

Je me nomme Iſabelle.

AGENOR. Agénor eſt mon nom.

ISABELLE.

De Géronte, Monſieur, je ſuis l'unique fille.

AGENOR.

Moi ſeul, de Liſidor compoſe la famille.

ARISTE.

Geronte, & Liſidor ? Je ne ſai ſi ces noms
Ne me ſont point connus. Quoiqu'il en ſoit, venons
Au fait dont il s'agit. Quelles ſont vos affaires ?

AGENOR.

Il s'agit de parler pour tous deux à nos peres :
Et puiſque vous croyez qu'ils ſont connus de vous,
Je me livre d'avance à l'eſpoir le plus doux.
L'amour depuis long-tems, par l'ardeur la plus belle,
A ſçu lier mon cœur à celui d'Iſabelle ;
Dès nos plus jeunes ans, unis par l'amitié,
L'âge inſenſiblement l'augmenta de moitié ;
Et l'amour, dont notre ame eſt ſujette & captive,
L'a rendue aujourd'hui plus parfaite, & plus vive.

ARISTE.

Et vous ſouhaiteriez ſans doute qu'à ſon tour
L'hymen vînt achever l'ouvrage de l'amour ?

AGENOR.

C'eſt ce que nos parens ne veûlent point entendre.

ARISTE.

Et que vous diſent-ils?

AGENOR

Que nous pouvons attendre.
Mon pere, à mon ègard ſe montre ſcrupuleux ;
Il dit qu'il faut, avant que former de tels nœuds,
Mûrement réfléchir, & que de l'hymenée
Le repentir ſuivoit bien ſouvent la journée,
Que ſes liens alors produiſoient les dégouts,
Qu'ils paroiſſoient affreux autant qu'ils ſembloient doux ;
Et que ce qu'on croyoit à ſes vœux ſi propice,
Devenoit par la ſuite un éternel ſupplice.

ARISTE, *à Iſabelle.*

Le votre en dit autant, à ce qu'on peut juger ?

ISABELLE.

Il prétend qu'à l'hymen je ne dois point ſonger,
Et que je ſuis trop jeune.

ARISTE

Et quel eſt donc votre âge ?

ISABELLE.

Quinze ans.

ARISTE.

Et vous ?

AGENOR.

J'en ai deux davantage.

ARISTE.

Je ne les blâme point, je l'avoue, & je ſens
Qu'ils penſent l'un & l'autre en hommes de bon ſens.
Vos peres, là-deſſus agiſſent en vrais peres:
Et quand à votre hymen ils ſe montrent contraires,
Quand ils veulent encor attendre la ſaiſon,
Qui fait nourrir l'eſprit, & mûrir la raiſon ;
Ils travaillent pour vous, & font par là connoître
Que vous êtes aimez autant qu'on le peut être.
Concevez leur raiſons. Iront ils, dites moi,
Si jeunes, vous laiſſer ſur votre bonne foi?
Et ne doivent-ils pas attendre en conſcience,
Que vous ayez acquis certaine expérience,
Certain uſage, enfin, dont l'âge nous inſtruit ;
Et par qui tous les jours le monde ſe conduit.

AGENOR.

Sans l'ayoir pratiqué, du monde j'ai l'uſage ;
Et je ſens que chez moi tout a dévancé l'âge.
J'ignore à quoi l'on doit m'employer quelque jour,
Si je ſerai de Guerre, ou de Robe, ou de cour ;
Mais ſi je dois remplir quelque poſte honorable,
Je m'en ſens, croyez-moi, dès aujourd'hui capable,
S'il faut être de Guerre, hé quoi ? Ne ſai-je pas
Le renom, qu'on acquiert au milieu des combats ?
Qu'on y doit de ſon ſang ſoûtenir la nobleſſe ?
Que l'honneur s'y ternit par la moindre foibleſſe ?
Et que dans ce métier, ſoûtenu du bonheur,
On s'avance bientôt avec de la valeur ?
Si pour la Robe, on veut que je me détermine,
Je ſai que l'on doit être (au moins je l'imagine)
Sage, judicieux, rempli d'intégrité,
Et ſans ceſſe n'avoir pour but que l'équité.
S'il faut être à la Cour ; ſans beaucoup de méthode,
Je ſuivrai comme un autre, & l'uſage, & la mode ;
Peu de ſincerité, beaucoup d'airs empreſſés,
Rire toûjours de rien, flatter les moins ſenſés,
Sur le maſque des Grands compoſer ſon viſage :
Voilà, je crois, la Cour, En faut-il davantage.

ARISTE

Non ; vous avez raiſon. J'admire en ce moment
Juſqu'où va votre eſprit, & votre jugement.
Je voi qu'à vos deſirs il faudra ſe ſoumettre,
Et de votre parti, ma foi vous m'allez mettre.

ISABELLE.

Pour moi, je ſuis encor bien jeune, je le ſais ;
Mais je penſe, Monſieur, & croi que c'eſt aſſez.
Et ſans expérience, & malgré mon peu d'âge,
Je conçoi aiſément à quoi l'hymen engage.
Faire de ſon Epoux tout ſon contentement ;
Ne mettre qu'en lui ſeul tout ſon attachement,
Régler ſes volontés ſans ceſſe ſur les ſiennes,
Ainſi qu'à ſes plaiſirs, prendre part à ſes peines ;
Donner à ſes enfans de l'éducation ;
C'eſt, je croi, ce qu'exige une telle union.

ARISTE

Ma foi, je me retracte : il eſt inconteſtable,
Que quand on penſe ainſi, l'on eſt très-mariable.

SCENE XVI

ARISTE, GERONTE, LISIDOR, AGENOR, ISABELLE.

GERONTE.

NOus voilà de retour, Monſieur; & ſur l'eſpoir
Que vous....

ARISTE.

Je ſuis fort aiſe auſſi de vous revoir.

GERONTE.

Que vois-je ici? Ma fille!

ISABELLE.

O diſgrace cruelle!

AGENOR.

Ah, Ciel! quelle rencontre!

LISIDOR.

Et mon fils avec elle?
Que veut dire ceci?

ARISTE.

Quoi ce ſont vos enfans?

LISIDOR.

Oui, Monſieur, ce les ſont.

ARISTE.

Ah! ah! ce que j'apprends,
Vraîment, me fait plaiſir. Ils ſont pleins de mérite,
De ſageſſe, & d'eſprit; je vous en félicite.
Vous ſcaurez la raiſon qui vers moi les conduit;
Mais il faut, s'il vous plaît, avant d'en être inſtruit,
Que ſur vos différends mon jugement éclate.
L'ocurrence m'anime, elle me plaît, me flatte.
J'aime que mes Arrêts ſoient toujours prononcés
En préſence de gens ſpirituels, ſenſez.
Avec joye ils verront quel eſt le ſacrifice
Que vous faites tous deux, & quelle eſt ma juſtice;

GERONTE.

Chacun de nous, Monſieur, aujourd'hui s'eſt remis
A vos déciſions; nous y ſerons ſoumis;

LISIDOR.

Nous consentons à tout. Vous êtes équitable ;
Et ce que vous ferez, ne peut qu'être louable.

ARISTE, *aux enfans.*

Pour vous dont l'embarras se voit facilement,
Et qui cherchez en vain dans votre étonnement
Pourquoi chacun de vous ici rencontre un pere,
Vous serez par la suite éclaircis du mistere.

aux Vieillards

Demeurez en repos. Je vais donc vous juger,
Et du poids du trésor tous deux vous soulager.

LISIDOR.

Volontiers.

GERONTE.

Prononcez.

ARISTE.

Que dès cette journée
Soit sans aucun appel, jointe par l'hymenée ;
La fille de Geronte au fils de Lisidor,
Et qu'aux jeunes Epoux soit donné le trésor.

AGENOR. Ciel !

ISABELLE.

Qu'entends-je !

ARISTE, *aux Vieillards*

Hé bien ? Avez-vous à répondre
A cet Arrêt. Mais non, il vient de vous confondre,
Et vous fait trop sentir, témoins ces deux enfans,
A quel point vous étiez l'un & l'autre imprudens.
Vous ne répondez rien ? Ce que je viens de faire,
Vous paroît-il injuste ?

GERONTE.

Ah ! Monsieur, au contraire,
Vous nous ouvrez les yeux par ces décisions,
Et nous faites bien voir l'erreur où nous étions.

LISIDOR.

En effet, je conçois à quel point nos scrupules
Nous avoient aveuglez.

ARISTE.

Ils étoient ridicules.

GERONTE.

Que l'ancienne amitié renaisse entre nous deux,
Et que cet hymenée en resserre les nœuds.

LISIDOR

De tout mon cœur.

ARISTE, *aux enfans.*

Et vous, ſelon toute apparence,
Vous n'appellerez pas du Jugement, je penſe?

AGENOR.

Non, rien n'eſt comparable au bien que je recois.
Qui poura m'acquiter de ce que je vous dois?

ARISTE.

Je ſuis aſſez payé lorſque je rends ſervice.
Le plaiſir d'obliger eſt mon droit de juſtice.
Laiſſez-moi ſeulement envier le bonheur,
Dont vous allez jouir dans votre tendre ardeur.
Quelle félicité, quelle douceur extrême,
Que celle de pouvoir poſſéder ce qu'on aime!
Votre contentement me cauſe ce tranſport:
J'aime auſſi bien que vous, & n'ai pas même ſort.

AGENOR.

Vous ne méritez point une telle diſgrace.

ARISTE, *voyant la veuve.*

Ah, Ciel!

SCENNE XVII. & derniere.

LA VEUVE, LISETTE, ARISTE, GERONTE, LISIDOR, AGENOR, ISABELLE.

LA VEUVE.

SI pour changer votre deſtin de face,
Il ne faut que ma main, vous ne vous plaindrez plus;
Je vous la donne, Ariſte.

LISETTE.

Avec cent mille écus.
Tout ce qu'eut le Défunt, vous l'aurez en partage:
Mais, mieux que lui, je croi, vous en ferez uſage.

ARISTE

J'ai peine à revenir de mon étonnement,
Et ne puis m'exprimer dans mon raviſſement.

AGENOR.

Puiſque notre deſtin devient pareil au vôtre,

Il faut que votre himen ſe faſſe avec le nôtre.
N'y conſentez vous pas?

GERONTE.

On ne peut mieux penſer;
Et Liſidor, & moi, prétendons y danſer.
A ma légereté, ſi la ſienne eſt pareille,
Nous pourrons figurer l'un & l'autre à merveille.

LISIDOR.

Vous croyez vous mocquer, mais je ny ſuis pas neuf;
Et j'ai fort bien danſé.

LISETTE.

Du tems de Charle-neuf.

ARISTE.

L'amour vient de remplir ma plus chere eſpérance;
Mais il mêle à mes feux beaucoup d'impatience.
Suivons ſans différer, ce qu'a dit Agénor;
Et hâtons un hymen, dont mon cœur doute encor.

FIN

APPROBATION.

J'Ay lû par ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux une Comédie intitulée: LE PROCUREUR ARBITRE. Le dix Mars mil ſept cens vingt-huit.

GAL